

# Hannah

Je suis entré dans ce café par hasard. Mais peut-on parler de hasard lorsqu'on pénètre dans un lieu qui vous ressemble à ce point ? Le *Pochtron-minet* était un estaminet comme je les aime : des affiches à la fenêtre, un jeu d'échecs sur une table, des vieux qui jouent aux cartes, des amoureux qui se tiennent la main et une carte interminable de bières belges. Le genre d'endroit où, trente ans plus tôt, j'étais capable de passer une journée entière... Et la nuit, s'il le fallait. À droite, les buveurs. À gauche, des tables recouvertes de nappes en papier bon marché. Le menu était minimaliste : omelette, salade et spaghettis bolo. Le plat du jour : lapin aux pruneaux. Le bonheur ! Surtout après une réunion aussi interminable qu'inutile. Dans cette ville où je ne connaissais rien ni personne, j'étais comme un naufragé qui retrouve la terre ferme.

Le rush de midi était passé. Une table s'était libérée.

— Installez-vous là, m'a dit le patron, en la désignant du menton. Je viens débarrasser tout de suite.

Emballage de sucre éventré, miettes de pain, poussières de tabac, traces de gros rouge. Un seul coin de la nappe avait échappé au carnage. Il était recouvert d'un dessin. En quelques traits de crayon gras, son auteur avait donné vie à un portrait d'une beauté saisissante. C'était une femme. La soixantaine. Elle était de trois-quarts. Elle devait être assise sur la banquette d'en face, une ou deux tables plus loin.

C'était un croquis réalisé sur le vif. On distinguait les premiers coups de crayon, jetés à la hâte sur le papier pour ne pas attirer l'attention du modèle. L'artiste était ensuite repassé sur certains d'entre eux pour mettre en évidence l'énergie de ce visage solaire. Il n'avait pas oublié d'ajouter quelques ombres pour laisser entrevoir ses fêlures.

Malgré les années et les cheveux courts, je l'ai reconnue au premier coup d'œil. La femme du dessin s'appelait Hannah. Hannah Solbreux. Je l'avais connue à Lille, pendant mes études. Elle était encadreuse. Elle avait une boutique dans la rue des Fossés, à deux pas de la faculté où je perdais mon temps.

Que faisait-elle à Valenciennes ? Par quel hasard inouï était-elle venue se faire tirer le portrait le jour précis où je mettais pour la première fois les pieds dans cette ville ? Je fus tiré de ma stupéfaction par le patron. Il venait débarrasser la table.

— Pardon, Monsieur, est-ce que je pourrais récupérer la nappe ? lui ai-je demandé d'un ton plus suppliant que je ne l'aurais voulu.

— Désolé, ce ne sera pas possible. Ce dessin, voyez-vous, c'est le prix payé par Stéphane Barcellonne pour le repas qu'il vient de prendre à cette place. Il paie comme ça depuis vingt ans. Aujourd'hui, il est célèbre. Il pourrait me donner de l'argent. Je préfère qu'on continue comme ça. De temps en temps, je fais une vente aux enchères dans le café. Je prends l'argent des repas et je lui donne le reste. Celui-là, je crois que je vais le garder. J'aime bien cette cliente.

— Vous la connaissez ?

— C'est l'encadreuse. Elle s'est installée dans le quartier l'année dernière.

Plus aucun doute possible, c'était bien Hannah. Avec mon repas, je commandai un double genièvre. Il me faudrait bien cela pour affronter le redoutable voyage dans le temps vers lequel m'entraînait ce portrait.

J'ai fait la connaissance d'Hannah pendant mes études. J'avais dix-neuf ans. Les rares jours où j'allais au cours, je passais devant sa boutique. Je n'y avais jamais prêté attention. Mon regard glissait avec indifférence sur sa vitrine.

Un jour, à l'endroit où mes yeux s'attendaient à enregistrer machinalement la présence d'un assortiment de baguettes multicolores, son visage m'est apparu. À cinquante centimètres du mien. Parfaitement encadré par le rectangle de bois torsadé qu'elle s'apprêtait à suspendre dans l'étalage.

Elle a éclaté de rire en voyant ma surprise. Je n'ai pas eu le temps d'être vexé. Le sourire qu'elle m'a envoyé dans les gencives a guéri d'un coup ma petite blessure d'amour-propre. Je lui ai rendu son sourire comme j'ai pu et je me suis dépêché de filer. Toute la journée, ce face-à-face impromptu m'a trotté dans la tête. Pour la première fois depuis mon arrivée à Lille, la ville avait remarqué ma présence.

Le lendemain, j'ai ralenti le pas avant d'arriver devant sa boutique. Au passage, j'ai glissé un regard à l'intérieur d'un air aussi détaché que possible. Comme si elle avait été avertie de mon arrivée, elle a eu le temps de relever la tête de son travail et de me faire signe de la main. Sans m'arrêter, je l'ai saluée à mon tour et j'ai passé mon chemin.

Je ne m'étais pas attendu à ce que son geste me touche à ce point. Malgré mes airs crâneurs, je n'allais pas très bien à l'époque. Pour dire le vrai, j'étais complètement paumé. Je me lançais dans tout. Je ne finissais rien. À commencer par mes études.

À partir de ce jour cependant, je n'ai plus manqué un cours. Sauf le lundi, jour de fermeture de la boutique. Matin et soir, je parcourais la rue des Fossés au ralenti. À hauteur du magasin, je tournais la tête pour attraper au vol son geste de la main et cueillir le sourire sur ses lèvres.

Le jeudi de la semaine suivante, elle n'était pas à son établi. Il y avait de la lumière à l'intérieur, mais personne en vue. Je n'allais quand même pas attendre comme un idiot qu'elle réapparaisse. Je suis reparti, mais ce rendez-vous manqué m'a gâché la journée.

Je ne me reconnaissais plus. Où était le type sûr de lui que j'essayais de paraître pour cacher mon irrésolution pathologique ? Je me faisais presque pitié. Il fallait que cesse ce jeu puéril. Quand je suis repassé dans l'autre sens en fin de journée, elle était là. Je ne lui ai pas fait signe. J'ai poussé la porte du magasin.

— Je suis contente que tu sois entré. Assieds-toi là, a-t-elle ajouté en me désignant un tabouret à côté de son établi. Je n'en ai plus pour longtemps.

Elle m'accueillait comme un ami de longue date que l'on n'a pas peur de faire patienter dans un coin. Elle s'est remise au travail. Au bout de quelques instants, elle avait complètement oublié ma présence. Je suivais avec fascination le ballet de ses gestes patients et minutieux. Elle avait le visage concentré et le regard si intense qu'il semblait commander à ses mains.

Dès qu'elle s'est arrêtée de travailler, ses traits se sont métamorphosés en un battement de cil. Un sourire a éclos sur sa bouche et ses yeux se sont mis à pétiller.

— Alors, raconte ! m'a-t-elle dit simplement.

Je ne m'attendais pas à cela. Je ne savais quoi dire. Elle a attendu, sans impatience. Tout à coup, c'est sorti. Je me suis mis à parler en long et en large. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais l'impression de dire des choses intéressantes. Elle m'écoutait. J'étais étonné que ma vie puisse intéresser une femme comme elle. Je veux dire une femme adulte, belle, indépendante.

On a parlé comme ça pendant deux heures. De tout, de rien. De bagatelles et de questions existentielles. D'elle aussi. Elle se racontait sans détour. Cette confiance me touchait.

Dans sa famille d'ouvriers, elle avait été la première à faire des études universitaires. Son grand-père était tellement fier qu'il avait voulu qu'elle fasse encadrer son diplôme. Elle est allée chez un encadreur. Le vieil homme lui a parlé de son métier avec passion... et avec tristesse, car des problèmes de dos l'obligeaient à l'abandonner. Trois mois plus tard, Hannah reprenait son commerce, sans regret pour la carrière de sociologue qui lui était promise. Elle habitait avec sa fille dans un petit appartement au-dessus du magasin. Malgré Norah, elle se sentait seule souvent.

Quand la pénombre a envahi la rue, elle m'a dit : « Si on disait que tu venais le jeudi ? Ma fille est chez son père ce jour-là. À l'heure de la fermeture comme aujourd'hui, ce serait parfait. »

Quand je suis ressorti du magasin, j'étais tellement heureux que j'avais l'impression que mon cœur avait gonflé dans ma poitrine. Le lendemain, en passant devant la boutique, je me suis campé devant la vitrine. Intriguée par ma posture, elle a interrompu son salut. J'ai replié mon avant-bras contre mon torse, et j'ai posé le poing fermé contre mon cœur. Elle a souri de mon geste théâtral, mais elle a fait le même à son tour. Je me suis sauvé pour qu'elle ne voie pas les larmes dans mes yeux. Ce fut notre nouveau rituel quotidien.

En sept mois, je n'ai pas manqué une seule fois notre rendez-vous du jeudi. Je n'ai pas d'explication au plaisir qu'elle éprouvait à parler avec moi. À mes yeux, je n'étais qu'un adolescent mal dégrossi. Je rêvais de sauver le monde et de parcourir la planète, mais qu'avais-je fait d'autre dans ma vie que de faire le tour de mon nombril ? C'est peut-être cette incomplétude qui lui plaisait. Elle avait déjà tracé les grandes lignes de son existence et choisi le cadre dans lequel elle serait placée. Ma vie n'était encore qu'une ébauche. Un brouillon.

Pendant toute cette période, la question de l'amour ne s'est jamais posée pour moi. J'avais dix-neuf ans et je n'imaginai pas une minute, pas un instant, pas une fraction de seconde, que je puisse tomber amoureux de la mère d'une petite fille de six ans. Mon cerveau était totalement incapable de concevoir l'idée que je puisse être, de près ou même de très loin, responsable d'un enfant. Les quelques fois où j'ai rencontré Norah, j'avais l'impression d'être en présence d'une extraterrestre. J'aurais voulu lui parler, lui proposer un jeu, n'importe quoi pour faire plaisir à Hannah. Je vivais dans une autre dimension.

Avec Hannah, je me sentais meilleur. Difficile d'expliquer pourquoi. Tout était dans son regard. Dans le mélange d'ironie et de bienveillance avec lequel elle me considérait.

Cela ne m'a pas empêché de quitter l'université avant même les examens. Je croyais découvrir la vraie vie. J'ai seulement découvert le chômage et compris que je pouvais être encore plus perdu que je ne l'étais pendant mes études.

Je suis retourné la voir quelques fois. Généralement, dans son appartement au-dessus du magasin. La joie de nous retrouver était intacte, mais je n'avais plus ni le courage ni l'envie de lui parler de mes rêves. Ils gisaient en mille morceaux au fond de mon sac-à-dos. Notre amitié

tournait à vide. Elle s'est arrêtée définitivement un dimanche. Il n'y a eu ni malentendu, ni trahison, ni lassitude. Nous avons fait l'amour. Je ne sais plus qui a fait le premier pas vers l'autre. Je savais que cela porterait un coup fatal à notre amitié. Elle aussi, sans doute. Pourtant, nous l'avons fait. C'est un souvenir triste, mais d'une incroyable douceur.

Il faisait chaud. C'était l'été. Je me souviens de la chambre, du grand lit nu, du vent qui berçait les tentures. Je me souviens que j'étais maladroit, impatient et qu'elle m'a apaisé. Je me souviens de son corps contre le mien. De sa peau de satin. De sa chair tendre de femme qui s'est ouverte pour moi.

Et puis, plus rien. Je ne me souviens plus de rien, de ce que nous avons dit ou fait après, de la manière dont nous nous sommes dit au revoir ou adieu. Ce qui est sûr est que je ne lui ai plus donné signe de vie. Elle n'a pas été la seule que j'ai fuie après la première étreinte. Moi qui me suis toujours cru très intelligent, je n'ai compris que bien plus tard la raison de mes dérobades : je ne voulais pas m'engager. Face aux mille promesses de la vie, j'étais comme un gosse sommé de faire un choix entre des friandises plus appétissantes les unes que les autres. En saisir une, c'était renoncer à toutes les autres. Je ne pouvais m'y résoudre.

Si je devais avoir un regret aujourd'hui, c'est celui de ne pas m'être préoccupé de ses sentiments à elle. Était-elle amoureuse ? Avait-elle besoin ce jour-là qu'un ami la serre dans ses bras ? Voulait-elle finir en beauté une amitié qu'elle voyait s'étioler ? Je n'en sais rien.

Lorsque j'ai payé l'addition, j'ai demandé au patron du bistrot de revoir un instant le croquis sur la nappe. Il a accepté avec un sourire au coin des lèvres. Il a ajouté : « Si vous voulez voir l'original, il suffit d'aller rue Jean Motte. C'est la deuxième à gauche en retournant vers l'Escaut. »

Souvent, j'ai eu envie de revoir Hannah. Pas pour renouer les fils d'une amitié perdue ou souffler sur les braises d'un amour qui n'avait peut-être jamais existé. Simplement pour lui dire merci. De m'avoir souri dans sa vitrine. De m'avoir invité à son établi. De m'avoir écouté tous les jeudis. De m'avoir aimé un après-midi. D'être Hannah. Elle n'est pas la seule que je voudrais remercier pour m'avoir jadis tant donné en recevant si peu en retour, mais nulle n'a compté autant qu'elle, l'étoile filante qui a éclairé le ciel de ma vie à l'époque où il était plongé dans le noir.

Sans en avoir pris la décision, j'ai laissé mes pieds me conduire vers la boutique. À mesure que j'approchais, les questions se bousculaient dans mon esprit. Ces retrouvailles étaient-elles une bonne chose ? Pour moi, peut-être, mais pour elle ? J'ignorais tout de sa vie. Est-ce que je ne risquais pas d'aviver des regrets, de réveiller une blessure oubliée ? À vingt ans, on peut se payer le luxe d'être égocentrique, mais à cinquante ?

J'ai reconnu l'enseigne. C'était la même qu'à Lille. La boutique était de l'autre côté de la rue trois ou quatre maisons plus loin. Je me suis arrêté. Il ne me restait pourtant qu'une vingtaine de mètres à parcourir. J'étais paralysé. Incapable d'avancer ni de faire demi-tour.

La porte s'est ouverte. C'était elle ! Sa longue silhouette n'avait pas changé. Elle portait un cadre emballé dans du papier brun. Après avoir traversé la rue, elle a remonté la file de véhicules en stationnement dans ma direction. De sa main libre, elle a actionné une télécommande. Le break garé à ma hauteur s'est réveillé. Elle a déposé le cadre à l'arrière sans se rendre compte de ma présence. Elle a refermé le coffre et rejoint la porte du conducteur. C'est à ce moment-là qu'elle m'a vu et que mon cœur s'est arrêté de battre. Elle m'a reconnu tout de suite et, dans l'instant, elle a posé son index sur ses lèvres. J'ai compris.

Nos regards ne se sont plus lâchés. Pendant de longues minutes. Nous nous sommes parlé. Sans prononcer une parole. Nous nous sommes raconté nos vies, nos amours, nos espoirs. Nous avons ri et nous avons pleuré. Nous avons égrené les souvenirs et soldé les regrets. Avec nos yeux.

Tout ce que nous avions à nous dire a été dit. Pourtant, quand cette conversation muette s'est achevée, il nous semblait impossible de nous quitter ainsi. Il manquait quelque chose. C'est Hannah qui a compris. D'un geste doux comme une caresse, elle a posé son poing fermé sur sa poitrine. À mon tour, je lui ai montré qu'elle serait toujours dans mon cœur. Nos regards ont pu se détacher l'un de l'autre et elle est montée dans la voiture.

Je ne l'ai plus jamais revue.